

FONDATION
CHARLES VEILLON
LAUSANNE

Jacques Ellul

Lauréat du

Prix Européen de l'Essai Charles Veillon 1975

Allocution

André Veillon

L'œuvre de Jacques Ellul

Louis Rumpf

Conférence

Jacques Ellul

© Copyright Fondation Charles Veillon
Lausanne, 1975

Allocution d'André Veillon

*Président ad intérim de la
Fondation Charles Veillon*

Monsieur le lauréat, Mesdames, Messieurs,

Au nom de la Fondation Charles Veillon, j'ai le plaisir de vous accueillir à notre cérémonie de remise du Prix Européen de l'Essai.

Après une brève introduction, MM. Louis Rumpf, professeur, et Denis de Rougemont, écrivain, présenteront le lauréat. Puis, après la remise du Prix, M, Jacques Ellul dira quelques mots.

La Fondation Charles Veillon a été créée le 16 novembre 1972 à Lausanne. Depuis aucune manifestation publique ne l'a fait connaître. Aussi me semble-t-il utile de rappeler ses buts et ses moyens d'action avant de justifier un Prix Européen de l'Essai.

Les statuts précisent ainsi les buts de la Fondation Charles Veillon:

- susciter et appuyer toute forme d'activité, toute initiative, toute œuvre et toute recherche visant:

- à l'instauration d'une éthique des dialogues entre les personnes, les groupes sociaux et les ethnies,
- à la confrontation méthodologique des opinions et des expériences des systèmes, des philosophies et des morales,
- promouvoir toute activité, toute pensée, toute œuvre et tout projet:
 - illustrant les facteurs inaliénables de la culture européenne, de la cohérence dans la diversité, de sa continuité dans le renouvellement,
 - illustrant les exigences que le christianisme y a déposées,
 - illustrant la conception et la pratique fédéraliste comme principe de vie en commun, de comportement et de gouvernement des personnes, des peuples et des cultures,
- enfin encourager la recherche et l'application des méthodes requises par l'interdisciplinarité des connaissances, leur enseignement et leur rôle formateur permanent de l'esprit et du comportement.

Certains termes clés définissent la portée des actions possibles: culture européenne – éthique du dialogue – christianisme – fédéralisme – interdisciplinarité.

Quel programme – à la limite quelle prétention – compte tenu des moyens financiers relativement modestes à notre disposition.

N'est-ce pas viser trop haut et trop loin que de chercher à atteindre ces buts?

Quelques exemples d'aide apportée par la Fondation montreront que tel n'est pas le cas. En effet, l'essentiel n'est-il pas de permettre à quelques hommes, chaque année, de travailler à la recherche d'une meilleure compréhension mutuelle et d'une meilleure compréhension des phénomènes et des tendances qui régissent notre monde?

N'est-ce pas la somme des efforts individuels des hommes de bonne volonté qui reste le meilleur gage d'un progrès possible de l'humanité, dans sa recherche d'une existence harmonieuse? C'est ce que réalise la Fondation en accordant son aide financière et morale à ceux qui la justifient par leurs travaux, leurs recherches et leurs expériences. À une époque aussi passionnante à vivre que la nôtre, mais aussi incertaine quant à l'avenir de l'humanité, il n'y aura jamais assez d'études et de recherches de tout genre pour tenter d'orienter cet avenir vers un idéal commun.

Reprenons brièvement, à titre d'exemple, les "termes-clés" relevés tout à l'heure pour mieux les cerner tels que nous les comprenons.

La culture européenne: tant d'hommes s'en occupent depuis tant de temps, tant d'initiatives, de congrès, d'ouvrages, d'études, d'instituts, de sociétés, de prix, que tout devrait être dit. Et pourtant non, car nous en vivons. La culture n'est pas seulement historique, elle est présente, actuelle, et l'ensemble de nos comportements en découle même si ceux-ci sont si souvent contradictoires. Chercher et soutenir les valeurs sûres, c'est-à-dire celles qui permettent à l'humanité de progresser, est un des objectifs de la Fondation Charles Veillon.

Éthique du dialogue: la promouvoir semble tellement évident qu'en parler peut paraître superflu. Et pourtant lorsque l'on songe qu'entre deux êtres déjà, comme entre groupes, c'est pratiquement toujours le premier défaut de vrai dialogue qui provoque tensions et ruptures, combien n'est-il pas nécessaire de susciter les occasions de recherche en cette matière.

Christianisme: qu'on le veuille ou non, nous en vivons. Non pas seulement pour des raisons historiques, mais parce que notre foi en un Dieu libérateur de l'humanité nous l'enseigne. Le sachant, nous le proclamons même si nous reconnaissons les innombrables erreurs et manquements des

hommes et des Églises en matière d'obéissance et de fidélité.

Fédéralisme: vivant en Suisse, nous sommes bien placés pour savoir que nous sommes en pleine contradiction lorsque nous parlons fédéralisme. Interrogeons les politiciens, les économistes, les sociologues, les hommes d'État, nous trouverons de nombreuses définitions pas toujours convergentes, hélas! Combien nécessaire un dialogue ouvert sur ce thème essentiel non seulement à nos idéaux helvétiques, mais aussi européens.

Interdisciplinarité enfin: ce n'est pas qu'un mot à la mode, mais l'espoir de voir cesser le terrible cloisonnement des méthodes, des recherches, des courants de pensée, des développements industriels et commerciaux, etc. Aucun des problèmes qui se posent actuellement ne peut être résolu en dehors de perspectives interdisciplinaires. Soutenir les efforts tendant à le démontrer est évidemment une des tâches de la Fondation.

Ces exemples de principe se sont concrétisés pour la Fondation selon deux courants. Le premier consiste à répondre aux demandes d'origines diverses qui lui sont adressées, le second à désigner un lauréat dans le cadre du Prix européen de l'Essai.

Rappelons que le Conseil et le Directoire de la Fondation Charles Veillon, portant la responsabilité de ces choix, sont composés des personnes suivantes:

MM. Denis de Rougemont, écrivain, François Bondy, journaliste, Ferdinand Gonseth, philosophe, Edmond Bertholet, notaire, Fernand Cardis, professeur et médecin, Jean Vallat, professeur et agronome, Jean Rossel, professeur et physicien, André Veillon, agronome, Jean-Claude Veillon, industriel et Pascal Veillon, pasteur. Enfin, Andris Barblan en est le secrétaire.

Jusqu'à aujourd'hui, une vingtaine de personnes, d'instituts ou de groupements ont sollicité l'aide financière de la Fondation, les demandes suivantes reçoivent une aide annuelle ou unique:

1. Le Fonds de recherche sur les lymphomes malins,
2. L'Institut de la Méthode pour l'organisation de ses séminaires
3. Le Centre Européen de la Culture pour ses recherches
4. Le bureau d'économie régional de l'EPFZ pour ses expériences d'animation et de participation des populations

5. Le Centre régional de recherche et d'animation communautaire (CRAC) à Genève
6. Le Département de sociologie de l'Université de Genève, pour une étude sur le phénomène de la xénophobie en Suisse
7. Enfin, le Prix Européen de l'Essai.

Pour le situer, je me réfère au règlement qui l'institue: "Le Prix Européen de l'Essai veut attirer l'attention sur tout ouvrage ayant valeur de témoignage ou offrant une critique féconde des sociétés contemporaines, de leur mode de vie et de leurs idéologies".

Il répond ainsi parfaitement aux objectifs de la Fondation et permet d'honorer la mémoire de Charles Veillon, fondateur d'entreprises, resté toujours passionné par l'aventure de l'homme aux prises avec ses responsabilités et les exigences de sa liberté, que ce soit dans les domaines de la découverte scientifique, de la création culturelle ou de l'organisation sociale.

Ainsi le candidat couronné reçoit un prix de Frs. 10'000.- honorant un essai manuscrit ou imprimé. La Fondation a prévu la possibilité de prendre à sa charge les frais de traduction et de publication.

Pour son premier Prix, le Conseil a examiné une trentaine d'ouvrages et parmi ceux-ci son choix s'est porté sur "Les Nouveaux Possédés" de Jacques Ellul. Ce choix salue non seulement un ouvrage, mais l'œuvre d'un penseur indépendant, d'un chrétien au style incisif et percutant et celle d'un critique passionné des modes et des folies de notre temps.

MM. Louis Rumpf, puis Denis de Rougemont, vont maintenant présenter Monsieur Ellul et je leur donne la parole.

L'œuvre de Jacques Ellul

*Louis Rumpf, Professeur à la Faculté de
Théologie de Lausanne*

Invité à présenter l'œuvre de Jacques Ellul, je dois d'abord avouer qu'elle constitue pour moi une énigme inexplicée: comment diable fait cet auteur pour produire d'une manière si "buissonnante"? On croit parler du dernier Ellul paru et on s'aperçoit que l'on retarde, que "l'Éthique de la liberté" en cours de parution n'empêche pas une méditation sur l'Apocalypse de voir le jour et que celle-ci, qui devrait, semble-t-il, vu son titre, être une finale, rebondit déjà dans un essai sur la "Trahison de l'Occident". Quand je me souviens que vous êtes d'abord professeur d'histoire des institutions à la Faculté de Droit de Bordeaux, que vous dirigez la revue "Foi et vie", que vous réservez du temps à tel conseil ou telle commission de votre Église, quand je trouve vos prises de position dans *Réforme* ou dans *Le Monde*, je ne cesse de m'interroger sur votre secret; on me dit que vous savez employer les meilleures techniques de notre temps - mais cela ne suffit pas à expliquer votre fécondité qui n'existerait pas sans un style de vie fortement discipliné et surtout sans le souffle qui traverse toutes vos œuvres

et leur confère l'intensité, l'accent, le franc-parler qui leur est propre.

Mais l'énigme devant laquelle votre lecteur se trouve placé est encore d'un autre ordre: votre œuvre comporte des genres littéraires différenciés; je laisse de côté les ouvrages d'érudition historique portant sur les institutions de l'Antiquité, de la période franque ou du XIXe siècle que seul un spécialiste saurait présenter; je pense plutôt, parmi vos "essais" eux-mêmes, aux deux catégories que constituent d'une part vos analyses sociologiques, de l'autre vos contributions théologiques. L'énigme est de savoir à quel endroit se nouent ces deux aspects de votre pensée; c'est cette question qui m'accompagne le plus souvent en réfléchissant à votre vaste production; c'est elle que je m'efforcerai d'éclairer un peu en rappelant les grands thèmes qui font l'objet de vos publications dans ces deux domaines.

En ce qui concerne votre pensée sociologique, c'est évidemment votre étude sur "La technique, ou l'enjeu du siècle" dont le titre vient immédiatement à l'esprit. Parue en 1954, elle a en effet marqué une étape assez décisive, récapitulant quelques études antérieures et préparant les essais qui vont suivre sous les titres de "Mythes modernes", "L'illusion politique", "Exégèse des nouveaux

lieux communs", "Métamorphose du bourgeois", "Autopsie de la Révolution", "De la révolution aux révoltes", "Les nouveaux possédés", "Trahison de l'Occident".

Votre thèse de base, c'est que le phénomène d'une civilisation technique dans laquelle nous vivons aujourd'hui et qui a pris son essor dès la fin du XVIIIe siècle, ce phénomène est distinct de l'opération technique que notre humanité connaissait depuis le Néolithique. Alors il s'agissait encore de moyens pour l'homme dans sa lutte avec la nature; aujourd'hui il s'agit d'un milieu par lequel les hommes sont conditionnés; vous avez montré comment ce milieu a acquis une autonomie, comment les choix qui s'y font sont automatiques, les possibilités découvertes étant immédiatement considérées comme "s'imposant" et une technique en appelant une autre par un auto-accroissement tentaculaire, comment enfin ce processus entraîne la concentration urbaine et la croissance de l'État avec sa machinerie bureaucratique, son contrôle policier, sa propagande; vous avez analysé les effets de cet essor technique sur la mentalité des hommes, leur tendance à ne plus considérer comme valable que ce qui est chiffrable, d'où une sécularisation dont on peut croire qu'elle met fin au fait religieux, mais dont on voit qu'en réalité elle consiste à resacraliser la technique, c'est-à-dire le moyen

qui avait conduit à chasser de la nature les divinités mythiques et leurs enchantements; et ce sont les "nouveaux possédés" des religions et des morales d'aujourd'hui, ceux qui n'ont d'autre critère que l'efficience ou ceux qui cherchent à fuir le milieu technique dans des compensations mystiques, dans l'érotisme ou dans le fanatisme politique.

Ainsi nous sommes englués dans un système aliénant et qui nous mène au suicide de notre humanité - suicide spirituel d'abord et physique ensuite -. *Le monde occidental va très vite, écrivez-vous, de plus en plus vite, mais il n'y a pas de point vers lequel on avance, il n'y a ni lieu ni objectif. On discerne les erreurs que l'on a commises et on continue avec une obstination qui dure comme si elle était aveugle. On sait ce que veut dire la menace atomique et on continue comme une taupe à fabriquer bombes H et usines à énergie atomique. On sait ce qu'implique la pollution, et on continue imperturbablement à polluer l'air, les rivières, l'océan. On sait que l'homme devient fou en vivant dans les grands ensembles et on continue automatiquement à les fabriquer. On sait quels sont les dangers des pesticides et des engrais chimiques et on continue à les répandre à doses sans cesse plus massives. On sait - comme la victime masochiste qui sait que dans chaque bol de bouillon on lui a versé un peu d'arsenic et boit cependant jour après jour ce*

*bol de bouillon comme poussé par une force supérieure à sa volonté.*¹

S'il en est ainsi, n'est-ce pas la preuve que seule une révolution peut renverser cet engrenage? C'est bien votre pensée, mais seulement, les révolutionnaires que nous connaissons n'ont pas vu, continuent à ne pas voir à quel point ils sont tributaires du monde technique, héritiers de la bourgeoisie matérialiste, Marx n'ayant d'ailleurs lui-même conçu la révolution que comme une précipitation de l'histoire, une crise de croissance du monde industriel et non comme une remise en question radicale des valeurs bourgeoises.

C'est pourquoi la seule révolution qui vous paraît possible et à laquelle il vaille la peine de se vouer, c'est une révolution non des structures, mais de l'homme et vous précisez: de l'individu. Révolution possible? C'est pour le moins problématique, car vous savez combien vous allez à l'encontre d'une somme de préjugés en faisant appel à l'individu. De plus, vous ne pensez pas, comme Marcuse, que l'essor technique puisse être, si nous le voulons, une chance de voir se réaliser enfin ce qui fut toujours considéré comme utopie: une société de bonheur et d'harmonie:

¹ Trahison de l'Occident, Calmann-Levy, 1975, p. 22

l'homme est bien trop marqué par la société unidimensionnelle pour qu'il soit capable de concevoir ce bonheur autrement que dans la conformité à son aliénation.

Non, la seule chance de liberté, c'est la redécouverte de l'espérance. C'est ici qu'interviennent le théologien qui est en vous et la longue série de traités et d'articles dont je dois renoncer à citer les titres.

L'espérance, oui, c'est elle seule qui comporte une énergie révolutionnaire. Mais pas n'importe quelle espérance, pas celle qui serait tirée de la machinerie de ce monde, pas un *Deus ex machina* ².

Vous dénoncez avec âpreté les "nouvelles théologies" qui confondent ou combinent l'espérance dont l'Évangile est porteur avec les "illusions" de libérations politiques et collectives ou qui considèrent l'homme moderne comme parvenu à un état adulte, de sorte que l'Église devrait renoncer à lui présenter en Christ la révélation d'un Père, puisque nous sommes entrés dans une "société sans pères". Tout cela est pour vous le signe par excellence que nous sommes dans

² C'est le titre d'une thèse multicopiée présentée à la Faculté de théologie de Montpellier sur la pensée d'Ellul par Jean-François Zorn.

un temps de dérélition, c'est-à-dire un temps où Dieu se tait. Bien loin qu'il s'agisse, dans la platitude de notre monde, de la mort de Dieu, il s'agit en réalité d'un silence de Dieu, de son abandon à l'égard de l'homme qui l'a abandonné. D'autres, vous le savez, préfèrent se demander si ce n'est pas plutôt à la défectuosité de nos récepteurs qu'il faut imputer le fait que "la parole de Dieu se fait rare" en notre temps ³. Ce n'est pas si loin de votre pensée, cependant votre conviction est bien qu'il s'agit d'un silence de Dieu. Et c'est devant ce silence qu'il s'agit de découvrir l'espérance comme la réponse de l'homme à ce silence. L'espérance est en effet ce qui nous arrache à l'inertie dans laquelle nous nous établissons, qui nous pousse à prendre Dieu à partie, voir à l'accuser comme le fait Job ou le Psalmiste, et comme peut-être Jésus nous y invite dans la mystérieuse parole *le Royaume de Dieu est aux violents qui s'en emparent*.

Et voilà ce qui vous a amené à publier une éthique qui part de l'espérance. Après une introduction encore inachevée sur "Le vouloir et le faire", vous nous avez livré deux volumes intitulés "Éthique de la liberté" où vous montrez que celle-ci est avant tout le lieu d'impact de l'espérance. Vous comptez traiter par la suite de la foi et de l'amour, mais vous

³ Voir *Réforme*, n° 1602 (6 décembre 1975)

avez voulu mettre l'espérance devant, parce qu'il est important de marquer que tout le reste n'a de sens que s'il y a d'abord la rupture qu'elle implique, c'est par elle que notre liberté se trouve dégagée et engagée par rapport au monde dans lequel nous vivons.

Que la liberté soit dégagement, on s'en doutait après les nombreux volumes que vous avez consacrés à faire crouler les illusions dans lesquelles nous sommes empêtrés. Votre éthique elle aussi nous appelle à une prise de conscience de notre aliénation, c'est-à-dire du fait d'être possédé par un autre comme aussi d'être autre que soi-même. Ce terme, vous le reprenez de Marx en précisant que, même si les causes de l'aliénation ne sont pas celles indiquées par lui et même si tel aspect de l'aliénation a disparu, cela ne change rien à l'exactitude de la vue portée par Marx sur l'homme moderne... seulement le passage au socialisme ne change non plus rien à l'affaire, dites-vous, car c'est un ensemble de mécanismes d'une complexité sans nom qui nous aliène. Pour vous donc comme pour d'autres, ce mot d'aliénation est le plus propre à rendre ce que le langage biblique appelle le "péché" vu comme une servitude; l'institution de l'esclavage n'existant plus sous la forme qu'a connue l'Antiquité, force nous est de transposer l'idée dans un autre langage, mais

un langage qui exprime aussi le caractère collectif et non seulement personnel du mal.

Ainsi donc la liberté est d'abord prise de conscience et dégagement, mais elle est aussi engagement *dans des actions de ce monde, avec les autres hommes, adoptant leurs projets, participant à leurs constructions, à leurs œuvres* ⁴. Je tenais à citer ici vos propres termes car, je l'avoue, cet aspect de votre pensée risque de passer inaperçu; vous êtes si pressé de rappeler aussitôt qu'il y a une distance qui subsiste, un recul à conserver pour éviter le conformisme que l'on se demande si le mouvement dialectique entre ces deux pôles n'est pas trop souvent court-circuité, pour vos lecteurs du moins. À quoi bon se déranger pour quoi que ce soit, se diront-ils, puisqu'il fait si nuit et que "la nuit tous les chats sont gris". Excusez-moi de reprendre ici ce dicton, mais je ne trouve rien qui exprime mieux l'indifférentisme auquel risque de céder quiconque ne retiendrait de vous que vos vitupérations contre l'embrigadement. Vous répondez qu'il y a *un temps pour tout*, que dans ce temps-ci, dans cette société occidentale des années 70, nous sommes engagés, que nous le voulions ou non, que cet engagement est une forme d'aliénation

⁴ *Éthique de la liberté*, tome II, éd. Labor et Fides, 1975, p. 95

et que par conséquent vous devez, mettre l'accent sur le désengagement.. Et puis, ajoutez-vous, c'est peut-être aussi affaire de vocation personnelle, de diversité des dons...

Mais comment ne pas souhaiter cependant que, dans les ouvrages ultérieurs que vous nous donnerez, vous nous aidiez à mieux voir non seulement le mouvement, mais aussi les critères de l'engagement. Ils ne sont pas absents, certes, de votre œuvre, et je pense notamment à ce sens de la mesure, de la raison (ratio) dont vous dites bien qu'elle a dévié en devenant la rationalité technique démentielle; je pense à ce que vous appelez la "morale de la nécessité", dont vous montrez certes l'ambiguïté, puisqu'elle est morale de l'homme pécheur, mais à qui vous reconnaissez cependant des exigences dont l'homme a besoin pour survivre, de sorte que parfois elle coïncide avec les exigences de la liberté. Dans ce discernement des valeurs relatives, des initiatives nécessaires, ne pourriez-vous – sans renier votre génie pamphlétaire – encourager davantage les modestes choix par lesquels des hommes, chrétiens ou non, se risquent en faveur de telle mesure concrète – révolutionnaire ou réformiste, peu importe - dans le provisoire de ce monde? Je ne suis pas là pour vous exhorter, certes, mais je puis m'autoriser de votre œuvre elle-même pour réclamer qu'elle

déploie les aspects constructifs qui font partie de votre propos véritable, avec les moyens considérables qui sont les vôtres, averti que vous êtes des possibilités concrètes et des urgences les plus grandes. Lors de la conférence "Église et Société" à Genève en 1966, dans votre remarquable exposé sur les potentialités des révolutions techniques et scientifiques, après avoir rappelé combien ces processus sont équivoques, vous avez dit: *Je ne crois pas du tout que la technique est regrettable, je crois qu'elle n'est pas elle-même un progrès, mais exige de l'homme un progrès... Or je crois que les chrétiens ont un rôle essentiel à jouer en essayant de formuler (face au prévisible) le souhaitable, en fixant ce qui pourrait ou pourra être.* Le "souhaitable" le mot peut paraître faible, mais il est pourtant fort de sa sobriété même; aussi pour cette invitation que vous avez formulée, je tiens à vous exprimer ma gratitude et l'espoir que vous nous aiderez encore à y répondre en toute lucidité et avec la ténacité de l'espérance.

Allocution de Jacques Ellul

Lauréat du Prix Européen de l'Essai 1975

Je me trouve quelque peu accablé par l'excès des louanges qui viennent de m'être décernées, et par l'importance accordée ici à mon travail, je n'ose pas encore dire "mon œuvre". Il est de toute façon très difficile lorsque l'on est soi-même plongé dans le cours quotidien de cette création d'apercevoir clairement ce qui est en train de s'élaborer, de prendre conscience de ce qu'elle est. Et lorsque l'on avance, ainsi que je le fais, ligne après ligne, suivant un plan bien établi, certes sans fantaisie (comme un bœuf de labour qui trace le sillon, et de fait, le sillon est derrière lui, et pour le creuser, il n'a pas à se retourner!) il est rare que l'on puisse se retourner pour contempler ce que l'on a déjà fait, l'espace parcouru, la forme que prend peu à peu cet ensemble. Je n'ai guère le loisir de relire, je suis bien trop préoccupé par tout ce qui me reste à faire, et par le peu de temps qui m'est donné, à vues humaines, pour l'accomplir. Bien plus, je suis convaincu que le producteur est le plus mal placé pour évaluer son produit, soit qu'un excès de vanité l'amène à le trop apprécier, soit qu'un excès d'humilité lui fasse mesurer la distance extrême entre ce qu'il voulait accomplir et le piètre résultat.

Dans les deux cas d'ailleurs, cela peut être l'expression de l'orgueil. C'est pourquoi je me suis détaché du souci de juger moi-même mes écrits. Dès lors, un moment comme celui-ci est pour moi rare, exceptionnel, où je mesure, mais grâce à vous et à votre jugement, que tant d'efforts ont peut-être un sens. Et peut-être même, plus de sens (comme il m'apparaît dans les deux allocutions que nous venons d'entendre) que je n'avais pensé y mettre. Soyez donc profondément remerciés pour cette occasion heureuse, pour cette halte exceptionnelle.

Mais je voudrais détourner mon regard de moi-même et de mes livres, pour, puisque ce prix est attribué pour la première fois insister sur l'importance d'une telle décision. Au milieu du marasme et de la confusion des prix littéraires, tout particulièrement depuis ces dernières années, voici une orientation nouvelle, une idée originale, une initiative comparable à nulle autre. Il s'agit donc du prix de l'Essai. Or nous savons tous que s'il est un genre littéraire aujourd'hui décrié, déprécié, justement c'est ce que l'on appelle Essai. Où donc le classer, qu'en faire? Il n'est pas littérature, car ce n'est pas le style d'abord qui importe dans l'essai (même s'il y eut de grands stylistes!) et l'imaginaire, au sens fort, l'apanage du littéraire, ne se rencontre pas, ne devrait pas se rencontrer dans cette recherche

d'une pensée exacte, non narrative, réflexive, mais non pas exprimée dans un discours fictif ou dans une histoire. Pensée exacte? Mais si l'Essai n'est pas littérature, il n'est pas davantage philosophie. Il aborde les questions de façon simple et sans appareil érudit. La philosophie le rejette parce qu'il est hors des écoles, il n'entasse pas les références, il ne reprend pas le discours des prédécesseurs, fut-ce pour les contredire. Et bien entendu, l'Essai ne peut prétendre à la Science. Même s'il a pour objet la société, il n'est pas sociologie, et l'homme, il n'est pas psychologie, - et l'histoire, il n'est pas science historique. Car il manque de méthode et de quantitatif. À la limite, il n'est donc rien. Et de fait, quand on présente une de ces œuvres hybrides, on la qualifiera aisément d'essai pour dire qu'il s'agit de quelque chose d'inachevé, d'incomplet, d'un coup d'essai, qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux. Lorsque Montaigne qualifiait ses réflexions d'Essais, il s'agissait de modestie de sa part. Aujourd'hui rares sont les auteurs qui usent de ce vocable par eux-mêmes, on le leur attribue pour dire qu'ils n'ont pas su mener à bien l'œuvre entreprise. C'est que la pensée occidentale se trouve prise actuellement entre un formalisme philosophique technique, abscons, et la recherche éperdue d'une méthode scientifique pour les Sciences humaines, qui, comme le dit si bien de Rougemont, ne sont ni sciences ni

humaines. L'essai n'est donc pas sérieux, parce qu'il n'est pas le résultat d'une méthode scientifique, ni l'expression d'une philosophie, et spécialement d'une philosophie du langage. Et pourtant, si l'on considère ce qui dans le Monde occidental a provoqué le véritable mouvement de la pensée humaine depuis le XVIe siècle, ce qui a induit directement le changement culturel de la société, l'évolution des mentalités, ce qui a provoqué la mutation de l'échelle des valeurs, nous rencontrons à chaque instant l'Essai. Que sont d'autres, sans parler de Montaigne, le Prince de Machiavel ou l'Éloge de la Folie d'Érasme? Ce que l'on appelle les philosophes du XVIIIe siècle français ne donnent pas une œuvre comme celle de Kant ou de Leibnitz, de Montesquieu ou Rousseau. Que trouve-t-on chez eux sinon des Essais? Un de mes amis me disait que les Pensées de Pascal n'étaient que le brouillon d'un Essai. Cela est vrai. Ni construction complète d'une philosophie ni participation à une science, mais réflexion de soi sur soi, sur le monde et la société qui sont nôtres. Mais ici se noue l'énigme: la science et la philosophie auraient-elles été possibles sans cette mutation des valeurs et ce changement des perspectives produites par les essais? Et bien plus, actuellement encore, que seraient la science et la philosophie sans ce mouvement de réflexion, de miroir, de double jeu, d'interrogation dans la liberté, d'attention à un

Nouveau, encore parfois imperceptible et qui ne saurait être objet de science, qui caractérisent l'essai? L'intention scientifique, la démarche philosophique sont toujours précédées par une sorte de recherche individuelle anonyme, qui ne s'inscrit dans aucune école, qui n'exprime aucun intérêt (sinon, effectivement, celui de l'homme), et c'est précisément dans l'essai que cela s'exprime, se détermine et trouve sa pleine dimension. L'essai me paraît être la condition première pour le mouvement de la pensée, puisque, par définition, il livre une pensée non encore achevée, mais en train de se faire, et que tout y est possible, l'incongru comme l'inconséquent, l'inadapté comme le prédicatoire. Car, dans l'essai, un homme que ne se masque pas, parle à d'autres hommes en essayant de les atteindre au plus vif, et de les émouvoir. L'essai définit un certain mode d'action par la transformation qu'il tente d'une appréhension du réel et de l'expression de la vérité. Et si l'on considère la pensée moderne dans son cours général, que serait-elle s'il n'y avait eu Marx, et Nietzsche, or qu'ont-ils écrit, sinon exactement des essais? Ceci peut paraître tout à fait inacceptable pour MARX, et pourtant (hors le Capital qu'il a voulu œuvre de science, et le Manifeste qui est un programme) comment ne pas voir que "L'Idéologie allemande" ou "La Sainte-Famille" sont une collection d'essais, que "Misère de la

Philosophie" ou la réflexion sur la Commune sont de parfaits essais...

Dans ces conditions, en présence de cette réalité de l'Essai qui me paraît indiscutable, pourquoi donc est-il tombé en si grand discrédit? Pourquoi est-il aujourd'hui si critiqué, méprisé? Il me semble que l'on puisse discerner deux raisons.

En premier lieu l'Essai est justement un mode d'expression individuelle, qui provient d'une réflexion individuelle et s'adresse à des individus. Or, l'on ne cesse de nous rebattre les oreilles de l'Équipe, du travail en équipe, de l'impossibilité de mener à bien un travail individuel, il faut des laboratoires et des chercheurs, des crédits publics et des programmes de recherche, des consécration par les pairs, pour qu'un travail soit reçu avec dignité. Et c'est même, d'après mon expérience personnelle, de cette façon que l'on départagera l'Essai d'une œuvre scientifique. Je puis rappeler une petite anecdote personnelle: comme je me plaignais un jour devant quelques sociologues français que mes travaux ne soient jamais mentionnés alors qu'ils me paraissaient aussi rigoureux que les leurs, il me fut répondu: "que voulez-vous, vous travaillez seul, vous n'êtes pas inscrit à la société X de sociologie, vous n'avez pas de programme de recherche officiellement connu,

ce que vous faites, ce ne sont que des essais..." Le travail individuel est banni du monde scientifique et universitaire. Donc l'Essai. Et ceci fut aggravé au moment où la parole personnelle, le discours autonome furent mis en question, au profit du "On", du "Ça" qui parlent par ma bouche. Négation radicale de toute possibilité d'une expression personnelle, dès lors que représenterait l'essai, sinon une rémanence du passé. Mais il est toujours comme une pensée incertaine, en cours de création, hasardeuse, et en mouvement, il est interrogateur, il met en question. On ne peut le récuser sur le plan de la méthode scientifique puisqu'il n'y prétend pas, et, plus gravement, il en appelle toujours à l'avenir qui sera son seul garant: l'avenir vérifiera-t-il ce qui avait été annoncé dans cet écrit? Par conséquent, nous sommes en présence d'une pensée qui dérange, qui ne s'inscrit pas dans le cours bien ordonné des prévisions et qui peut difficilement être contrôlée ou ordonnée. Il exprime une pensée qui se situe en travers des voies prévues. Donc une pensée vraiment contestataire, parce que n'obéissant pas à la contestation attendue, exigée, normalisée, planifiée qui a cours à notre époque, dont Deleuze, Derrida, Faye sont représentatifs. On sait d'avance ce que sera le prochain pas de cette contestation. Alors que l'Essai véritable est toujours une surprise. Car il est justement contestation de ces contestations illusoires et

trop bien ordonnées, il est un retour à un réel faussement décrypté puisqu'il continue à s'adresser à l'homme et tient le discours pour une communication possible; il est enfin, par essence, une réaffirmation toujours renouvelée d'une possibilité de l'homme. Il s'inscrit donc en faux contre l'assertion si fréquente aujourd'hui selon laquelle l'homme n'est qu'un pli négligeable du cours de l'Histoire. Je crois donc, si l'Essai est bien tout ce que j'ai tenté de dire, que sa remise en valeur constitue un effort essentiel pour notre culture et le maintien de la pensée occidentale.

Dès lors je voudrais qu'aujourd'hui ce ne soit pas seulement un Jour où je pourrai, moi, me réjouir, parce qu'avec bienveillance, le jury a retenu un Essai sous mon nom, mais beaucoup plus parce que l'initiative a été prise de tenter la réhabilitation, la remise en lumière de cette recherche pour une pensée libre, ce qui doit donner du courage à ceux qui s'y engagent.

C'est cela qui me paraît l'événement important dont l'initiative revient à M. Veillon, et je voudrais que ce moment soit marqué par notre gratitude envers lui, bien plus que par l'intérêt envers moi, et une gratitude de toute la communauté intellectuelle, non pas seulement de moi-même, qui ne puis en être qu'un si faible porte-parole.

fondation-veillon.ch